



HAL
open science

Corinne ou l'Italie de Germaine de Staël. Les impasses de la rencontre culturelle et amoureuse entre les 'nations' dans l'Europe du XIXe siècle

Enzo Neppi

► **To cite this version:**

Enzo Neppi. Corinne ou l'Italie de Germaine de Staël. Les impasses de la rencontre culturelle et amoureuse entre les 'nations' dans l'Europe du XIXe siècle. Aurélien Aramini, Elena Bovo (dir.). La pensée de la race en Italie Du romantisme au fascisme, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, Cahiers de la MSHE Ledoux. hal-01946748

HAL Id: hal-01946748

<https://hal.science/hal-01946748>

Submitted on 6 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne ou l'Italie de Germaine de Staël. Les impasses de la rencontre culturelle et amoureuse entre les « nations » dans l'Europe du XIX^e siècle

Enzo Neppi, Université Grenoble Alpes, Luhcie, enzo.neppi@univ-grenoble-alpes.fr

On sait que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous l'influence complémentaire d'une pensée des Lumières trouvant son couronnement dans l'œuvre de Montesquieu d'un côté, et du relativisme culturel et historique initié par Herder¹ de l'autre, se répand en Europe l'idée que chaque peuple a un tempérament, un caractère national qui lui est propre, déterminé et par des causes morales, telles que les lois, les religions et les mœurs mais aussi par des causes physiques² telles que la géographie, le climat³, la « race⁴ ». Bien que peu soit fait pour la prouver, la notion de caractère national se présente initialement comme l'affirmation d'un fait, mais revêt bientôt un caractère normatif, et devient, dans ce double registre (empirique et normatif) une sorte d'*a priori* épochal, une prémisse systémique, qui dominera pendant longtemps le discours européen sur les nations et les cultures. À chaque écrivain, à chaque artiste on rappelle qu'il représente par son œuvre sa patrie, sa langue, sa culture – son caractère national unique – et qu'il a des obligations envers elles. Il doit se montrer digne de la nation dont il fait partie, qui l'a engendré et élevé, et sans doute ne sera-t-il un

¹ Herder ne nie pas que les nations se développent les unes des autres et se transforment au fil du temps, pouvant ainsi présenter à des moments différents de traits variés et mêmes divergents. Mais chacune a un centre, qui constitue son essence la plus intime et sa contribution spécifique à l'histoire de l'humanité: « Chaque nation porte en elle son centre de félicité, de même que chaque sphère a en elle son centre de gravité! [...] On appelle cela préjugé! rudesse populacière! nationalisme borné! le préjugé est bon, en son temps, car il rend heureux. Il ramène les peuples à leur centre; les rattache plus solidement à leur souche, les rend plus florissant selon leur caractère propre, plus ardents et par conséquent aussi plus heureux dans leurs penchants et leurs buts » (Herder, 2000, p. 77-78).

² La distinction entre causes morales et causes physiques remonte aussi à Montesquieu.

³ Sur les notions de climat (dans laquelle il faut inclure le sol et la géographie) et de 'caractère des nations' chez Montesquieu, voir Shackleton, 1955 et Felice, 2005, p. 119-144. La théorie de l'influence du climat sur le caractère national (ainsi que toute conception essentialiste de celui-ci) est refusée de la manière la plus nette par Hume dans un court essai paru en 1748, la même année que *L'esprit des lois*. Je me borne à citer ici la formulation la plus percutante de sa thèse principale ainsi qu'un exemple particulièrement savoureux: « If we run over the globe, or revolve the annals of history, we shall discover every sign of a sympathy or contagion of manners, none of the influence of air or climate. [...] The manners of a people change very considerably from one age to another; either by great alterations in their government, by the mixture of new people, or by that inconstancy, to which all human affairs are subject. [...] we may observe that our ancestors, a few centuries ago, were into the most abject superstition, last century they were inflamed with the most furious enthusiasm, and are now settled into the most cool indifference with regard to religious matters, that is to be found in any nation of the world » (Hume, 1999, p. 467-468). Mme de Staël – tout comme d'autres membres du Groupe de Coppet, parmi lesquels on rappellera en particulier Simonde de Sismondi – insiste beaucoup dans son œuvre sur l'influence des constitutions et des circonstances historiques mais il est certain que la notion de climat, et dans une moindre mesure celle de race, jouent aussi un rôle important dans son anthropologie, comme le montre du reste très clairement le texte de *Corinne*: comme on le verra encore par la suite, la dialectique climat/histoire est au cœur du roman. Cf. Marcelli, 1977, p. 401-416.

⁴ Sur l'émergence des premières théories 'racialistes' dans le cadre du naturalisme des Lumières, voir Poliakov, 1994, p. 191-228 (« L'anthropologie des Lumières »). Dans un essai récent Éric Michaud a aussi relevé l'émergence, chez Winckelmann, d'une théorie 'génétique' voire 'racialiste' de l'art: « Pour la première fois [avec Winckelmann] s'affirmait l'idée que la vie d'un style se confondait avec la vie d'un peuple; que décrire la vie d'un style, de sa naissance à son déclin, c'était écrire la biographie d'un peuple [...]. Une fois ce lien intime et organique entre un peuple et son art constitué par Winckelmann, il devint habituel d'appréhender cet art non plus comme une activité sociale, à la manière de Caylus, mais comme une fonction proprement naturelle du corps du peuple, comme une sorte de sécrétion du corps de la nation pris comme un tout. C'est alors seulement que devint possible une théorie de la transmission génétique des styles. » (Michaud, 2015, p. 45-46)

grand écrivain, n'atteindra-t-il les sommets du génie, que s'il puise aux ressources originelles de son peuple et s'il reste fidèle à celles-ci. Mme de Staël elle-même écrit dans *De la littérature* :

L'Europe, et en particulier la France, ont failli perdre tous les avantages du génie naturel, par l'imitation des écrivains de l'Italie. Les beautés qui immortalisent les poètes italiens, appartiennent à la langue, au climat, à l'imagination, à des circonstances de tout genre qui ne peuvent se transporter ailleurs ; tandis que leurs défauts sont très contagieux⁵.

En Italie le tournant épochal qui rend possible de telles affirmations sur le caractère essentiellement national de la littérature, est attesté à titre d'exemple par le fossé qui sépare Alfieri de Cesarotti, ou par l'évolution du premier, telle qu'il nous la raconte dans sa *Vita scritta da esso*. Dans ses réflexions sur le langage, Cesarotti défend une conception moderne et cosmopolite des relations entre les nations⁶, prône de ce fait la traduction en italien des chefs d'œuvre des autres littératures européennes et est convaincu, comme l'avaient déjà affirmé avant lui les écrivains du groupe du *Caffè*⁷, que ces traductions ne pourront que contribuer à l'enrichissement et au renouvellement de la langue et de la culture italiennes⁸. De manière semblable, le jeune Alfieri, qui roule sa bosse dans toute l'Europe et

⁵ De Staël, 2013, p. 210. L'idée est répétée dans *De l'Allemagne* (« la véritable force d'un pays, c'est son caractère naturel ; et l'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est une défaut de patriotisme », de Staël, 1968, p. 97), mais elle admet une exception : le 'classicisme', loin d'être regardé par Mme de Staël comme un trait propre de la littérature française, comme son génie naturel, est décrit comme un carcan qui finira par la dessécher et l'appauvrir : « J'oserai vous dire, M. le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très stérile. Le génie est essentiellement créateur, il porte le caractère de l'individu qui le possède. [...] L'imitation est une espèce de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle » (de Staël, 2000, p. 159). Aux yeux de Corinne et de Mme de Staël, l'orthodoxie littéraire française et son impérialisme politique, linguistique et culturel font partie d'un seul projet hégémonique. Et si la littérature française veut continuer à rayonner, si elle veut rester à la hauteur de ses grands écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle, elle doit renoncer à l'une et à l'autre ; autrement elle s'étiolera, et d'autres littératures prendront définitivement le relais.

⁶ Très nettes sur ce point les affirmations du *Saggio sulla filosofia delle lingue* (1785, 1787, 1800) : « La scoperta d'un mondo incognito, il commercio e la comunicazione universale da un popolo all'altro, la propagazione dei lumi per mezzo della stampa, le conoscenze enciclopediche diffuse nella massa delle nazioni, [...] non solo hanno prodotta una rivoluzione generale in tutti gli spiriti, ma insieme atterrarono tutte le barriere che separavano anticamente una nazione dall'altra, e confusero in ciascheduna le tracce del loro carattere originario. Le antipatie religiose e politiche non si conoscono più, le usanze e le opinioni sono in una circolazione perpetua; l'Europa tutta nella sua parte intellettuale è ormai divenuta una gran famiglia, i cui membri distinti hanno un patrimonio comune di ragionamento, e fanno tra loro un commercio d'idee, di cui niuno ha la proprietà, tutti l'uso » (Cesarotti, 1969, p. 93-94). Sur le cosmopolitisme de Cesarotti, ainsi que sur son débat avec Galeani Napione, on se rapportera à Criscuolo, 2013.

⁷ Rappelons ici la très célèbre *Rinunzia avanti notaio* d'Alessandro Verri : « Perché se italianizzando le parole francesi, tedesche, inglesi, turche, greche, arabe, slavone noi potremo rendere meglio le nostre idee, non ci asterremo di farlo per timore o del Casa o del Crescibeni o del Villani [...]. Protestiamo che useremo ne' fogli nostri di quella lingua che s'intende dagli uomini colti da Reggio di Calabria sino alle Alpi; tali sono i confini che vi fissiamo, con ampia facoltà di volar talora di là dal mare e dai monti a prendere il buono in ogni dove » (Verri, 1998, p. 48, 49-50). Le cas d'Alessandro Verri est intéressant parce qu'à la différence de son frère Pietro, son attitude à l'égard du français (auquel il reprochera « un'indole » [un caractère, une nature] opposée à celle de l'italien) sera marquée par un revirement comparable à celui d'Alfieri, bien que plus progressif et moins flamboyant. On peut lire un examen minutieux de l'évolution de la pensée d'Alessandro Verri sur la question de la langue ainsi que des réflexions judicieuses sur sa place dans les débats de l'époque chez Musitelli, 2016, p. 286-296.

⁸ Si Cesarotti est favorable au maintien de ce qu'il appelle le « génie grammatical » d'une langue (sa structure grammaticale et syntaxique), en revanche il affirme que son « génie rhétorique » (le lexique et le style) doit pouvoir se modifier et il insiste par conséquent sur l'utilité d'introduire dans une langue les mots étrangers qui permettront d'y intégrer des idées nouvelles : « Se la lingua francese ha dei termini appropriati ad alcune idee necessarie che in Italia mancan di nome, [...] per quale strano e ridicolo abborrimento ricuserem di accettarle? [...] Qual insensato patriottismo ci fa dunque sdegnare i frutti stranieri che possono esserci d'alimento e delizia? »

rêve d'une carrière dans la diplomatie, étudie l'anglais pendant son séjour à Florence – qui est pourtant le berceau de l'italien moderne et le lieu où il serait parlé dans sa forme la plus pure –, s'enthousiasme pour le théâtre français, prétend avoir oublié les vers latins de Virgile qu'il avait appris par cœur à l'école et ne montre que du mépris pour l'un des manuscrits les plus précieux de la littérature italienne des origines (Alfieri, 1989, p. 72, 74, 81, 89). Entre 1773 et 1775 un changement majeur se produit cependant dans son existence, ce qu'il appellera plus tard, dans son autobiographie, sa « conversion littéraire et politique », et qui est à la fois une « réforme » linguistique, intellectuelle et morale (*ibid.*, p. 75). Elle n'implique pas seulement l'appropriation minutieuse, lexicale et grammaticale, des trésors des littératures latine et italienne, considérées comme les deux temps d'une seule tradition, mais aussi le renoncement, une fois pour toutes, au désordre amoureux – à ses nombreux amours « sigisbéens » et jaloux pour des femmes infidèles et frivoles. Dorénavant il n'aura qu'une seule femme, qu'un seul amour, « *un degno amore* », l'enchaînant pour toujours, et qui ne sera plus un obstacle mais une incitation à l'écriture (Alfieri, 1997, III.2, IV.5).

Dans le cas d'Alfieri, la femme élue, la comtesse d'Albany est une étrangère, et qui plus est une femme mariée. En outre les deux, après la mort de son mari, vivent longtemps en dehors de l'Italie et ne retournent à Florence, en 1792, que parce que la vie à Paris est devenue trop dangereuse pour eux. Par ailleurs, l'Italie n'est qu'une patrie littéraire pour Alfieri. Sur le plan politique, le seul État dans lequel il pourrait se reconnaître est le royaume de Sardaigne, qu'au contraire il renie, parce que c'est une monarchie autoritaire, une « tyrannie », qu'il ne saurait servir qu'en tant que courtisan ou ministre, sujet dévoué à son roi, et pas en tant que citoyen et écrivain mettant sa plume au service de la liberté.

Malgré ces importantes distinctions, il est certain que la « conversion littéraire » d'Alfieri marque la naissance d'un paradigme national, d'une conception patriotique des lettres, rendue plus agressive dans les dernières années de sa vie par son « misogynisme⁹ » et relancée au début du XIX^e siècle par des écrivains tels que Monti, Cuoco, et surtout Foscolo, qui sans avoir jamais rencontré Alfieri se considérait comme son disciple et son continuateur. Vincenzo Monti, dans sa *prolusione* [discours inaugural] *Dell'obbligo di onorare i primi scopritori del vero in fatto di scienze* (26/11/1803), affirme « che l'Italia, rinate le scienze, sia stata la fonte d'ogni sapere » et énumère tous les savants italiens (Cavalieri, Galilei, Castelli, Poleni, etc.) dont les découvertes ont précédées selon lui celles des chercheurs anglais ou français auxquels elles sont attribuées habituellement (Monti, 2002, p. 239). Dans *Platone in Italia* (1806), Cuoco reprend de Vico l'idée d'une « antica sapienza italica », qui aurait été élaborée par Pythagore et d'autres penseurs autochtones avant ce qu'on désigne habituellement par le nom de « philosophie grecque ». Cet ancien savoir italien, supérieur à tout autre, aurait été à l'origine de toutes les « lumières modernes » et seule la déchéance politique de l'Italie l'aurait fait oublier¹⁰. Quant à Foscolo, il nous laisse entendre dans son roman wertherien *Ultime lettere di Jacopo Ortis* que les passions de son héros – l'amour des Lettres, de sa patrie et de sa mère, mais aussi celui d'une chaste jeune fille sacrifiée par son père à ses intérêts patrimoniaux – ne sont que les différentes figures d'une seule vocation. Selon le paradigme inauguré par Foscolo dans le sillage de Parini et d'Alfieri, les libertins, ceux qui ayant pour modèle de comportement la société parisienne et les romans français sont inconstants dans leurs amours, sont aussi incapables de persévérer dans la vertu et de se sacrifier pour leur patrie. Par contre Jacopo, fidèle jusqu'à la mort à la femme qu'il ne peut épouser, aime avec le même dévouement l'Italie : plutôt que s'établir en France pour y mendier un « pain étranger », il préfère se donner la mort dans les Monts Euganéens, auprès de la femme qu'il

(Cesarotti, 1969, p. 83). Sur la conception cesarottienne du 'génie d'une langue' et du 'caractère d'une nation', beaucoup plus souple et dynamique que celle d'un Condillac, voir Gambarota, 2011, p. 177-189.

⁹ Dans son *Misogallo* (paru, après la mort de l'auteur, en 1814, mais terminé en 1799) Alfieri fait l'éloge de la haine réciproque entre les nations et y présente « la haine des Français » comme le véritable « fondement de l'existence politique » de l'Italie. Pour lui « *misogallo* », ennemi des français, est synonyme d'Italien droit, libre, vrai et magnanime (Alfieri, 1984, p. 198-199, 201).

¹⁰ Cuoco, 2006, Casini, 1998, p. 257-262 ; pour un jugement plus positif sur le rôle historique de l'ouvrage de Cuoco, voir De Francesco, 2013, p. 36-50.

aime, et se faire inhumer dans la terre qui vit naître ses ancêtres. Le testament spirituel qu'il confie à la postérité est constitué par un paquet de lettres qui exaltent à la fois la vertu et l'amour, dénoncent la domination étrangère et exhortent les générations futures à réaliser ce qui reste impossible dans le temps présent: redonner à l'Italie l'unité, l'indépendance et la liberté.

On se trouve ici devant un système amoureux, littéraire et politique cohérent, qui se répandra rapidement dans la première moitié du XIX^e siècle et jouera un rôle fondamental – sur le plan aussi bien culturel que politique – dans l'Europe des nations et au-delà¹¹. Publié 5 ans après *Ortis*, en 1807, *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël-Holstein constitue une illustration particulièrement incisive de ce système, mais aussi une tentative de le remettre en question. Par un va-et-vient efficace entre les harangues révolutionnaires et les épanchements amoureux, les *Dernières lettres de Jacopo Ortis* érigent un monument à la patrie et à l'amour. Mme de Staël reconnaît la force et l'autorité de ce système, et son héroïne, Corinne, parle incontestablement comme une patriote italienne, qui tout en constatant la déchéance présente de l'Italie affirme sa grandeur inégalée¹². Mais elle esquisse aussi un geste de protestation, une tentative de révolte. Le paradigme national est bien présent dans son œuvre¹³, mais elle y oppose une conception plus complexe du rapport entre l'écrivain, sa tradition littéraire nationale

¹¹ Sur la cohérence de ce système ainsi que sur ses dimensions européennes, cf. Banti, 2005.

¹² Il suffira de citer ici l'improvisation de Corinne au Capitole: « Italie, empire du Soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise ! tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel. [...] Rome conquiert l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde ; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier. / L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; [...] elle fut reine encore par le sceptre de la pensée ; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats. / L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu » (de Staël 2000, p. 34-35). Selon Corinne, l'Italie a tour à tour dominé le monde par la force des armées romaines dans l'antiquité, par la force de la pensée à la Renaissance, et par la force de l'imagination, représentée – dans les paragraphes qui suivent – aussi bien par Dante, Pétrarque et le Tasse que par Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse et Galilée – du Moyen Âge à la Renaissance. Mme de Staël n'hésite pas à attribuer à Corinne des affirmations patriotiques exorbitantes, mais jamais elle ne se risquerait à en dire autant de la France, bien que ce pays ait aussi une longue tradition d'orgueil national. Il est en outre révélateur qu'elle fasse répéter, peu après, à Corinne (mais en les forçant dans le sens de la revendication nationale et en gommant le lyrisme du *Lied* de Goethe) les mots de Mignon, une autre italienne contrainte à l'exil, et morte de chagrin et de nostalgie dans un pays du Nord : « Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons du soleil fécondent avec amour ? [...] Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante ? » (de Staël 2000, p. 34-35). – On retrouve le même jeu plurilinguistique et multiculturel un peu plus tard, lorsque Corinne, pour prouver que le théâtre italien, à présent très déchu, pourrait redorer son blason dans l'avenir, joue sur scène, dans sa propre traduction, *Roméo et Juliette*. Le commentaire du narrateur est très éloquent à cet égard, car il brise les barrières qui séparent les différentes traditions littéraires : « Shakespeare – dit-il – a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement, néanmoins, de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. [...] La pièce de *Roméo et Juliette*, traduite en italien, semblait rentrer dans sa langue maternelle » (de Staël, 2000, p. 178-179). La pièce de Shakespeare raconte elle aussi, comme *Corinne*, l'histoire d'un amour rendu impossible par l'écart insurmontable entre les sentiments des individus et l'hostilité des communautés dont ils font partie, un amour qui tourne à la tragédie, comme dans *Corinne*, dès que l'identité jusque-là ignorée de l'un des deux héros est découverte. Elle constitue de ce fait une déconcertante mise en abîme du roman tout entier, mais en même temps (du seul fait qu'elle a été traduite en italien avec succès, jouée par Corinne et admirée par Oswald) elle en dénonce le dénouement et esquisse un avenir différent. Révélatrice à ce sujet la réaction des spectateurs, qui fait de *Roméo et Juliette* la plus authentique des tragédies 'italiennes' : « Les Romains exaltaient avec transport la traduction, et la pièce, et l'actrice. Ils disaient que c'était là véritablement la tragédie qui convenait aux Italiens, peignait leurs mœurs, remuait leur âme en captivant leur imagination, et faisait valoir leur belle langue par un style tour à tour éloquent et lyrique, inspiré et naturel » (de Staël, 2000, p. 184). Sur l'intertextualité européenne (surtout allemande) de *Corinne*, cf. Bosse, 1988 ainsi que les nombreux travaux de Simone Balayé.

¹³ Presque toutes les conversations entre Oswald et Corinne commencent par la constatation de leurs différences d'opinion, conséquence directe leurs nationalités différentes : « Oswald et Corinne différaient d'opinion à cet égard ; mais cette différence, comme toutes celles qui existaient entre eux, tenait à la diversité des nations, des climats et des religions » (de Staël, 2000, p. 205).

et les autres cultures avec lesquelles il entre en contact. Indirectement elle nous présente ainsi un autre idéal, qui n'exclut ni les échanges entre les littératures et les hommes ni leur ensemencement mutuel. Cet autre idéal, y croit-elle vraiment ? On dirait parfois qu'elle est certaine de sa défaite. Mais c'est précisément cette défaite qu'elle a choisi de représenter dans son roman, pour nous obliger à en méditer le sens. Le même déchirement amoureux dont Foscolo se sert pour porter au pinacle une vision strictement autochtone de la littérature, de l'amour et de la patrie, Mme de Staël le met en scène dans un tout autre but : nous montrer toutes les souffrances et les injustices qu'elle peut engendrer.

Le dénouement malheureux de l'amour entre lord Oswald Nelvil et Corinne, le mariage d'Oswald avec la belle-sœur de Corinne, Lucile Edgermond, le désespoir et la mort de Corinne comme conséquence de la trahison d'Oswald sont autant d'événements semblant suggérer que le dialogue littéraire et amoureux entre deux nations (Oswald est écossais, Corinne est née en Italie d'une mère italienne et d'un père anglais et a vécu plusieurs années en Angleterre), la fécondation mutuelle de deux cultures nationales et religieuses si différentes l'une de l'autre est impossible, ou du moins improbable. Le profond remords d'Oswald pour le mal qu'il a fait à Corinne indique cependant que l'amour entre deux personnes qui ne pratiquent pas la même religion et qui n'appartiennent pas à la même nation n'est pas moins noble – même si son échec est certain – que l'amour de sa patrie, de ses coutumes et de ses institutions. Oswald choisit en fin des comptes sa patrie contre l'amour et se soumet aux dernières volontés de son père qui lui interdisait de se marier avec Corinne, mais à la différence de certains personnages d'opéra, tels que Norma (1831) et Aïda (1871)¹⁴, qui meurent pour se punir d'avoir aimé un étranger ou un ennemi, il regrette d'avoir sacrifié Corinne aux coutumes de son pays et de s'être laissé entraîner par ses propres préjugés contre l'Italie et contre les femmes italiennes.

Une analyse minutieuse du roman de Mme de Staël va nous permettre d'approfondir ces thèmes. Mais je voudrais d'abord rappeler que ces mêmes sujets avaient également été abordés par l'écrivaine, avant et après *Corinne*, dans d'autres ouvrages, et en particulier dans ses écrits sur les littératures européennes. Mme de Staël, née et élevée en France par des parents genevois dont on connaît l'austère foi calviniste, s'est passionnée très jeune pour les principales langues et littératures européennes. Dans ses œuvres d'histoire littéraire, elle s'est concentrée en premier lieu sur l'influence exercée sur l'individu par les mœurs et les opinions du pays où il a été élevé, et elle est considérée de ce fait comme l'un des fondateurs de la sociologie de la littérature. Mais elle s'est aussi intéressée très tôt aux relations entre les différentes cultures et elle a souvent insisté, surtout dans *De l'Allemagne*, sur l'importance de rénover les littératures nationales, lorsque leur élan initial s'essouffle, par le biais de traductions qui permettront de connaître la production littéraire d'autres pays et de s'en approprier l'énergie. Mme de Staël fait preuve à ce sujet d'une ambiguïté qui illustre toute la complexité de sa position ainsi que les pressions auxquelles sont soumises ses tendances cosmopolites. D'une part, comme l'indique le passage cité plus haut, elle met en garde contre l'imitation passive des autres littératures ; mais d'autre part, peu ont soutenu le dialogue des cultures avec autant d'enthousiasme, surtout au début du XIX^e siècle. Il suffira d'évoquer à ce sujet le passage qui ouvre son essai *De l'esprit des traductions*, paru en italien en 1816 dans le premier numéro de la « Biblioteca italiana » avec le titre *Sulla maniera e la utilità delle traduzioni*, dans la traduction de Pietro Giordani :

Il n'y a pas de plus éminent service à rendre à la littérature, que de transporter d'une langue à l'autre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain [...] ; le génie, dans quelque genre que ce soit, est un phénomène tellement rare, que si chaque nation moderne en était réduite à ses propres trésors, elle serait toujours pauvre. D'ailleurs, la circulation des idées est, de tous les genres de commerce, celui dont les avantages sont les plus certains. (de Staël, 2013, p. 595)

¹⁴ On remarquera toutefois que dans ces pièces le sacrifice des héroïnes est également un hymne à l'amour, passion dont l'objet est tout aussi noble que la patrie, si l'on est prêt à mourir pour lui, et que le sacrifice soit mutuel.

Le prince Castel-Forte affirme de manière semblable dans *Corinne* : « Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres ; la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées. » La remarque est complétée par une citation de Charles V, qui fait des langues non seulement un outil de communication mais une véritable façon d'être au monde : « Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. » (de Staël, 2000, p. 159-160)

Revenons à présent au roman.

Comme on l'a déjà suggéré, Oswald est profondément persuadé de la bonté et de la solidité des principes qui régissent la société anglaise. Celle-ci repose sur la participation active de la noblesse à la vie politique du pays, sur la valorisation de la vie familiale et du bonheur domestique, sur une distinction très nette entre le rôle des hommes et celui des femmes dans la société. Tandis que les premiers évoluent dans la sphère publique, les dernières remplissent surtout des rôles domestiques, leur mission principale étant le gouvernement de la maison et l'éducation des enfants.

Aussi bien Oswald que l'hargneuse belle-mère de Corinne, lady Edgerton, ne cessent de lui répéter qu'« une femme *est* faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfants », que la pudeur et la retenue sont ses principales vertus, et que, contrairement à ce que pense Corinne, le développement de ses facultés n'est pas du tout un but qu'elle doit poursuivre. Si elle a des talents, elle doit les cacher (de Staël, 2000, p. 349).

Par conséquent Oswald, qui se rend en Italie pour des raisons de santé, mais aussi pour essayer d'échapper à la mélancolie qui s'est emparée de lui à la mort de son père, est plein de méfiance envers ce pays, ses habitants et sa société. Car l'Italie est un pays catholique, à la religiosité superstitieuse et presque païenne, et qui ayant perdu la liberté depuis des siècles n'a plus d'institutions solides et efficaces. On y tolère chez les femmes des comportements licencieux et, pire encore, l'ostentation publique de leurs amours. De surcroît, la population est voluptueuse et indolente, le peuple y est réduit dans un état d'indigence sordide, et parmi les élites l'imagination et les arts comptent plus que l'industrie, la bonne gestion de l'État et le bien-être collectif, à savoir toutes les qualités qu'Oswald admire dans son propre pays.

Corinne a, sur toutes ces questions, une tout autre attitude. Née (on l'a vu) en Italie d'une mère italienne et d'un père anglais, elle est restée, après la mort de sa mère, à Florence pour compléter son éducation jusqu'à l'âge de 15 ans, tandis que son père, retourné en Angleterre, se remariait dans une petite ville du Northumberland avec une femme austère, réglant sa vie sur les principes les plus traditionnels, en parfaite conformité avec le modèle anglais. Contrainte à réprimer, après son arrivée en Angleterre, son talent naturel pour les arts, la danse et la poésie, Corinne en a tellement souffert, surtout après la mort de son père, qu'une fois devenue majeure elle a préféré quitter la maison familiale et retourner toute seule en Italie, malgré les conditions cruelles que lui imposait sa belle-mère pour protéger sa demi-sœur contre les risques d'un scandale qui aurait compromis ses chances de trouver plus tard un mari. Pour être autorisée à partir, Corinne a dû s'engager à cacher sa vraie identité en Italie, et accepter qu'en Angleterre on la donne pour morte.

Ajoutons que Corinne et Oswald ont des caractères diamétralement opposés, ce qui explique peut-être en partie la forte attirance qu'ils éprouvent l'un pour l'autre : Oswald a un penchant pour la mélancolie, trait de caractère typique des peuples du Nord, habitués par une nature hostile à se concentrer sur eux-mêmes, à contempler les abîmes de leurs cœurs. Il a en outre un sens très fort du devoir et est écrasé par un sentiment de culpabilité envers son père. Retenu en France par sa passion pour une femme qui le trompait, il n'a pas répondu aux lettres qui le rappelaient en Angleterre, et de ce fait il n'a pas pu être au chevet de son père pendant les derniers jours de sa vie. Corinne, en revanche, incarne l'art et la poésie. Sa vivacité, son allégresse, son imagination échevelée sont des traits typiques des habitants d'un pays méditerranéen comme l'Italie, dont le climat tempéré et le soleil rayonnant protègent contre l'humeur chagrine et contre les tourments de la vie intérieure. Libre de tout lien, habituée aux improvisations poétiques, entourée d'une foule d'admirateurs, Corinne peut donner l'impression d'être une femme frivole, incapable d'affections durables et qui aurait perdu la pureté exigée par Oswald de la femme qu'il aime, alors qu'en réalité c'est lui qui a perdu depuis longtemps l'innocence, comme le montrent ses déboires parisiens (de Staël, 2000, p. 64). C'est donc

plutôt Corinne qui pourrait le blâmer à juste titre, si hommes et femmes étaient mesurés à la même aune. Oswald finira d'ailleurs pour comprendre à quel point ses soupçons sont injustes¹⁵, il découvrira que Corinne est capable de l'amour le plus passionné, d'un amour si puissant et exclusif qu'il finit par éteindre son génie poétique et par la conduire au tombeau. Mais entre-temps ses préjugés et sa jalousie l'auront induit à épouser Lucile, négligeant toutes les promesses qu'il avait faites à Corinne.

La vérité est que Corinne, ayant un père anglais et une mère italienne, et ayant vécu de nombreuses années dans les deux pays, enferme en elle les qualités des deux nations, et sa personnalité n'en résulte que plus riche et plus tourmentée. Voici ce qu'elle écrit à Oswald, au sujet de son long séjour en Angleterre :

Mon talent que j'avais craint de perdre s'était accru par l'étude suivie que j'avais faite de la littérature anglaise ; la manière profonde de penser et de sentir qui caractérise vos poètes avait fortifié mon esprit et mon âme, sans que j'eusse rien perdu de l'imagination vive qui semble n'appartenir qu'aux habitants de nos contrées. Je pouvais donc me croire destinée à des avantages particuliers par la réunion des circonstances rares qui m'avaient donné une double éducation, et, si je puis m'exprimer ainsi, deux nationalités différentes¹⁶.

Oswald admire dès leur première rencontre des qualités si opposées dans une seule personne, mais en même temps elles le surprennent et augmentent son inquiétude :

Oswald était tout à la fois surpris et charmé, inquiet et entraîné, il ne comprenait pas comment une seule personne pouvait réunir tout ce que possédait Corinne ; il se demandait si le lien de tant de qualités presque opposées était l'inconséquence ou la supériorité ; si c'était à force de tout sentir, ou parce qu'elle oubliait tout successivement, qu'elle passait ainsi, presque dans un même instant, de la mélancolie à la gaieté, de la profondeur à la grâce, de la conversation la plus étonnante, et par les connaissances et par les idées, à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver ; mais il y avait dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu'elle imposait autant de respect que la réserve la plus sévère. (de Staël, 2000, p. 50)

Le narrateur ne nous dit jamais explicitement que Corinne pourrait être regardée comme l'incarnation d'une humanité nouvelle, réunissant en une synthèse supérieure les qualités des populations du Nord et celles des habitants du Midi¹⁷. Il évite aussi de nous présenter Corinne comme une allégorie de l'Italie, ou plus précisément de ce que pourrait devenir l'Italie si elle était capable de reconquérir son indépendance et d'adapter à ses besoins les institutions d'autres pays, sans perdre pour autant les qualités positives qui caractérisent ses habitants. Qu'on lise cependant ce que dit d'elle le prince de Castel-Forte, observateur perspicace des sociétés humaines :

¹⁵ Soupçonnée par Oswald d'ignorer ce qu'est la douleur, Corinne lui avait répondu très tôt: « Vous ne me connaissez pas ; de toutes mes facultés la plus puissante, c'est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur, [...] mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète encore, ménagez-moi ; la gaieté, la mobilité ne me servent qu'en apparence ; mais il y a dans mon âme des abîmes de tristesse dont je ne pouvais me défendre qu'en me préservant de l'amour. » (de Staël, 2000, p. 105-106)

¹⁶ De Staël, 2000, p. 360. En se promenant dans l'appartement de Corinne à Rome, Oswald avait à son tour remarqué « dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois nations française, anglaise et italienne ; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts » (de Staël, 2000, p. 48).

¹⁷ Mais c'est bien par un mélange de ce genre entre cultures du Nord et cultures du Midi que Mme de Staël avait expliqué la « renaissance des Lettres » au Moyen Âge dans *De la littérature* : « L'invasion des barbares fut sans doute un grand malheur pour les nations contemporaines de cette révolution ; mais les lumières se propagèrent par cet événement même. Les habitants éternés du Midi, se mêlant avec les hommes du Nord, empruntèrent d'eux une sorte d'énergie, et leur donnèrent une sorte de souplesse, qui devait servir à compléter les facultés intellectuelles. » (de Staël, 2013, p. 186). Mme de Staël semble espérer que l'influence des littératures du Nord, de la littérature allemande en particulier, renouvellera dans son temps, en France et en Italie, le même 'miracle'.

Regardez-la, c'est l'image de notre belle Italie ; elle est ce que nous serions sans l'ignorance, l'envie, la discorde et l'indolence auxquelles notre sort nous a condamnés ; – nous nous plaisons à la contempler comme une admirable production de notre climat, de nos beaux-arts, comme un rejeton du passé, comme une prophétie de l'avenir. (de Staël, 2000, p. 31)

Mme de Staël semble ainsi suggérer que le renouveau de l'Italie pourrait dépendre de sa capacité à combiner les talents naturels qui ont trait à son climat, à sa géographie, à son passé avec les forces nouvelles que pourrait lui apporter d'autres pays.

Pourrait-on attribuer la même signification à l'union éventuelle de Corinne et d'Oswald, au mariage qui unirait une catholique et un protestant, une poétesse et un homme d'action, la vie pratique et l'imagination ? Si le roman dans son ensemble n'apporte pas de réponse directe à cette question, nous y lisons cependant une phrase d'Oswald sur le bénéfice que lui-même, homme du Nord, pourrait tirer de son union avec une personnalité aussi solaire que Corinne : « Que serait-ce donc s'il pouvait à la fois retrouver les souvenirs de sa patrie, et recevoir par l'imagination une vie nouvelle, renaître pour l'avenir, sans rompre avec le passé ! » (de Staël, 2000, p. 44). À susciter cet espoir chez Oswald sont les paroles austères que Corinne a prononcées dans la seconde partie de son improvisation au Capitole, paroles par lesquelles elle lui est apparue bien plus méditative et profonde que ne le laisserait penser l'image conventionnelle de l'imagination méridionale et de la femme italienne avec laquelle il était descendu en Italie.

On pourrait donc imaginer que si Corinne et Oswald se mariaient, leur union pourrait devenir le symbole d'un avenir où l'Italie retrouverait son ancienne grandeur et l'Angleterre étendrait son rayonnement présent au-delà de la sphère purement politique et pratique. La non-réalisation de cette union, la trahison d'Oswald – qui en préférant épouser la blonde et virginale Lucile, quintessence de la féminité anglaise, est responsable du dénouement malheureux du roman – nous renvoie toutefois à la contradiction fondamentale à laquelle j'ai déjà fait allusion. D'un côté Mme de Staël encourage le métissage des langues et des cultures, et y place tous ses espoirs ; mais d'un autre côté elle semble souvent adhérer à un déterminisme géographique ou sociologique si rigide qu'il ne laisse aucune marge de liberté aux individus et aux nations. Pour le dire autrement, Mme de Staël semble consciente du fait que l'Europe est en train d'entrer dans une époque où le mélange des nations n'est plus reconnu comme légitime, où le mot d'ordre de l'esprit est l'autarcie nationale. À ce mot d'ordre elle résiste, mais sans se faire trop d'illusions. Et par moments elle semble même le partager.

Ainsi l'échec des projets matrimoniaux de Corinne et d'Oswald peut-il être interprété de manière différente, selon le niveau auquel on se place. À un premier niveau, les deux ne se marient pas à cause d'une série de malentendus et de contretemps qui auraient pu être facilement déjoués, si l'auteure avait voulu donner un dénouement heureux à son roman. À un second niveau, Oswald commet une très grave injustice envers Corinne. Comme le lui rappelle le prince Castel-Forte, il porte la responsabilité du malheur et de la mort de la femme qu'il aime¹⁸. Dans le passé, il a manqué à son devoir vis-à-vis de son père à cause de la faiblesse et l'irrésolution de son caractère, il est tombé dans le piège qui lui était tendu par une femme astucieuse et retorse. À présent, il croit corriger sa première faute en obéissant à son père qui avait souhaité qu'il épouse Lucile, mais en réalité il la répète puisqu'il trahit toutes les promesses qu'il avait faites à Corinne, poussé par son propre caractère jaloux, ainsi que par les manœuvres d'une autre femme rusée, Lady Edgermond.

À un niveau plus profond, Mme de Staël semble néanmoins penser qu'Oswald et Corinne auraient été difficilement un couple heureux, malgré la passion qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. On est au début du XIX^e siècle : le nationalisme européen vient de naître, les langues, les littératures et les nations européennes se conçoivent de plus en plus comme séparées les unes des autres, fières de leur

¹⁸ « Vous me trouvez bien coupable, reprit lord Nelvil. – Me permettez-vous de le dire, dit le prince Castel-Forte, je pense que vous l'êtes. Les torts qu'on peut avoir avec une femme ne nuisent point dans l'opinion du monde ; [...] la morale, à leur égard, n'est défendue que par notre propre cœur. [...] Un coup de poignard est puni par les lois, et le déchirement d'un cœur sensible n'est l'objet que d'une plaisanterie. » (de Staël, 2000, p. 51)

différence et de l'existence individuelle, presque organique qu'elles s'attribuent. On est, de surcroît, à une époque où le maintien, voire le retour à une conception strictement patriarcale de la famille a pour effet d'enfermer de plus en plus les femmes entre les quatre parois de leur maison. Quelles sont alors les chances pour que l'anglais Nelvil et l'italienne Corinne – qui seulement en fuyant l'Angleterre a pu échapper à une véritable « mort civile » – puissent s'unir et s'aimer pendant toute une vie ?

Avant de repartir en Angleterre, Oswald avait promis à Corinne que si son père ne s'était pas explicitement opposé à leur mariage avant de mourir, il l'aurait épousée, mais elle aurait dû alors le rejoindre en Angleterre, et se soumettre aux normes qui règlent le comportement des femmes dans l'île. En revanche, si le testament de son père lui avait interdit d'épouser Corinne, il aurait renoncé à leur mariage, mais il aurait vécu auprès d'elle en Italie, se contentant d'un rôle de confident et d'ami. Oswald ne tient pas sa promesse, et cela cause le désespoir de Corinne et sa mort quatre ans plus tard. Mais on voit bien que même s'il avait tenu ses engagements, il est peu probable qu'ils auraient été heureux. S'ils s'étaient mariés et Corinne s'était installée avec lui en Angleterre, Oswald aurait pu accomplir ce qu'il considère comme son devoir le plus important : servir sa patrie en tant que soldat au front et en tant qu'homme politique au Parlement. Toutefois, Corinne aurait été malheureuse parce qu'elle aurait été contrainte de renoncer à ses talents pour se consacrer à la direction de la maison et à l'éducation des enfants, selon la conception anglaise du rôle de la femme¹⁹.

En revanche, si les deux n'avaient pu se marier et qu'Oswald ait rejoint Corinne en Italie, celle-ci aurait pu continuer à chanter, à danser, à écrire et à improviser des poèmes en public. Mais c'est Oswald qui aurait été malheureux, parce qu'il n'aurait pas pu mettre ses talents au service d'une noble cause, et qu'il aurait été obligé à mener la vie indolente et inutile d'un petit maître ou d'un sigisbée, tel le « giovin signore » du *Jour de Parini*²⁰.

Tel serait donc, en conclusion, le message du roman. Ce serait bien, en premier lieu, si un homme et une femme pouvaient s'aimer et vivre ensemble toute une vie, sans que l'un des deux soit amené à sacrifier son propre talent à la vie conjugale et à l'amour. Mais dans le monde où vit Mme de Staël cela est impossible. Aujourd'hui nous pouvons dire avec assurance que la famille patriarcale n'est pas le seul modèle familial possible, mais au début du XIX^e siècle soutenir une telle position était beaucoup plus difficile, et Mme de Staël ne semble pas du tout certaine qu'il y ait une alternative moralement acceptable à la conception de la famille qui prévaut à son époque dans des pays tels que la Suisse, l'Angleterre ou l'Allemagne. Dans le sillage de Rousseau et de son père, elle ne peut s'empêcher d'admirer la famille patriarcale, avec sa vision d'un bonheur domestique basé sur la

¹⁹ C'est Corinne même qui le répète plus d'une fois, et ses actes manqués sont si nombreux, alors qu'il suffirait d'un mot de sa part pour que Oswald l'épouse tout de suite, qu'on peut se demander si elle ne refuse pas inconsciemment le prétendu « bonheur » de se marier avec lui : « Corinne éprouvait un sentiment de mélancolie [...] ; elle s'était fait depuis quelques années dans Rome une manière d'être qui lui plaisait ; [...] une indépendance parfaite d'idées et d'habitudes donnait beaucoup de charmes à son existence : qu'allait-elle maintenant devenir ? Si elle était destinée au *bonheur* d'avoir Oswald pour époux, c'était en Angleterre qu'il devait la conduire, et de quelle manière y serait-elle jugée ? comment elle-même saurait-elle s'astreindre à ce genre de vie, si différent de celui qu'elle venait de mener depuis six ans ! » (de Staël, 2000, p. 268 ; je souligne). Voir aussi p. 413 : « Pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi n'irions-nous pas au temple avant mon départ, pour prononcer le serment d'une union éternelle ? – Corinne tressaillit à ces mots, regarda Lord Nelvil, et le plus grand trouble agita son cœur [...] – Il faut que vous ayez revu vos amis et votre patrie avant de prendre la résolution de m'épouser. Je la devrais dans ce moment, mylord, à l'émotion du départ : je n'en veux pas ainsi. » L'orgueil et l'inconscient de Corinne s'accordent ici parfaitement avec l'exigence de la suspense narrative d'une part et avec le dénouement tragique pour lequel a opté Mme de Staël de l'autre.

²⁰ C'est précisément pour cette raison que le père d'Oswald s'était opposé à son mariage avec Corinne : « Mon fils se trouverait bientôt mal en Angleterre, en voyant que sa femme n'y serait pas heureuse. [...] Il irait donc s'établir en Italie, et cette expatriation, si je vivais encore, me ferait mourir de douleur. Ce n'est pas seulement parce qu'elle me priverait de mon fils, c'est parce qu'elle lui ravirait l'honneur de servir son pays. / Quel sort pour un habitant de nos montagnes, que de traîner une vie oisive au sein des plaisirs de l'Italie ! un Écossais *sigisbé* de sa femme, s'il ne l'est pas de celle d'un autre ! » (de Staël, 2000, p. 431 ; l'italique est dans le texte).

hiérarchie et le partage des rôles entre l'homme et la femme²¹. Elle reste sans doute convaincue qu'une telle famille soit le cadre le plus adapté à l'éducation des enfants et au bonheur conjugal. Elle souffre, néanmoins, et elle proteste, parce qu'elle sait bien que dans une famille organisée de la sorte il n'y a pas de place pour des femmes telles que Mme de Staël ou Corinne²². Elle constate que le « bonheur public » est inconciliable avec son épanouissement personnel. Il y a là une injustice, mais une injustice qu'elle ne voit pas très bien comment elle pourrait être corrigée.

Ce serait bien, en deuxième lieu, si les qualités de l'âme anglaise et celles de l'âme italienne pouvaient se fondre harmonieusement dans une seule personne, ou au sein d'une seule famille, ou au sein d'une nation qui concilierait le penchant anglais pour la vie active avec l'imagination italienne, la profondeur de l'âme du Nord avec la légèreté et la joie de vivre des nations du Midi. Mais il ne faut pas se faire d'illusions. Selon Mme de Staël le caractère italien et le caractère anglais ne sauraient être réconciliés facilement, et encore moins au début du XIX^e siècle, à une époque où le dialogue et le métissage des peuples n'est pas perçu comme la promesse d'un monde plus libre et plus riche mais comme une menace dont il faut se défendre en dressant des murailles chinoises.²³ Deux siècles après *Corinne*, soixante-dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a parfois l'impression que nous en sommes de nouveau là.

²¹ L'éloge ému du mariage comme seul cadre authentique pour l'amour est formulé au livre VI par Oswald, mais reflète aussi certainement la pensée de Mme de Staël (comme nous le rappelle à juste titre, dans une note, Simone Balayé) : « Que pourriez-vous comparer [...] aux admirables vers de Thomson, [...] lorsqu'il peint avec des traits si nobles et si touchants le bonheur de l'amour dans le mariage ? Y a-t-il un tel mariage en Italie ? et là où il n'y a pas de bonheur domestique, peut-il exister de l'amour ? » (de Staël, 2000, p. 136)

²² « Ce qu'il y avait de singulier et d'indépendant dans le genre de vie qu'elle [Corinne] avait adopté devait lui inspirer de l'éloignement pour le mariage ; et sûrement elle en aurait repoussé l'idée, si son sentiment ne l'eût pas aveuglée sur toutes les peines qu'elle aurait à souffrir en épousant un Anglais et en renonçant à l'Italie » (de Staël, 2000, p. 140).

²³ C'est ainsi en tout cas que s'exprime Corinne au cours d'une conversation sur la littérature italienne avec le comte d'Erfeuil, qui représente dans le roman le 'protectionnisme' et le 'normativisme' littéraire français. À la remarque du comte (« il nous serait impossible [...] de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosité de Shakespeare. [...] Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance, c'est là ce qui le distingue ; et ce serait nous plonger dans la barbarie, que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous ») elle répond : « Autant vaudrait, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine » (de Staël, 2013, p. 172).

Références bibliographiques

- ALFIERI Vittorio, 1984, *Scritti politici e morali*, vol. III, a cura di Clemente Mazzotta, Asti, Casa d'Alfieri, 1984
- ALFIERI Vittorio, 1989, *Ma vie*, traduction d'Antoine De Latour (1840), revue et annotée par Michel Orcel, Paris, Éditions Gérard Lebovici
- ALFIERI Vittorio, 1997, *Vita di Vittorio Alfieri da Asti scritta da esso*. Testo e concordanze, a cura di Stefania De Stefanis Ciccone e Pär Larson, Viareggio-Lucca, Mauro Baroni
- BANTI Alberto Mario, 2005, *L'onore della nazione. Identità sessuali e violenza nel nazionalismo europeo dal XVIII secolo alla Grande Guerra*, Torino, Einaudi
- BOSSE Monika, 1988, « Corinne ou l'Italie. Diagnostic d'un dilemme historique », *IL gruppo di Coppet e l'Italia*, a cura di Mario Matucci, Pisa, Pacini, p. 83-108
- CASINI Paolo, 1998, *L'antica sapienza italiana. Cronistoria di un mito*, Bologna, Mulino
- CESAROTTI Melchiorre, 1969, *Saggio sulla filosofia delle lingue*, a cura di Mario Puppo, Milano, Marzorati
- CRISCUOLO Vittorio, 2013, « Il valore nazionale della lingua nella polemica fra Cesarotti e Galeani Napione », *L'idea di nazione nel Settecento*, a cura di Beatrice Alfonzetti e Marina Formica, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, p. 63-88
- CUOCO Vincenzo, 2006, *Platone in Italia. Traduzione dal greco*, a cura di Antonino De Francesco e Annalisa Andreoni, Roma-Bari, Laterza
- DE FRANCESCO Antonino, 2013, *The Antiquity of the Italian Nation. The Cultural Origins of a Political Myth in Modern Italy, 1796-1943*, Oxford, Oxford University Press
- DE STAËL Germaine, 1968, *De l'Allemagne*, chronologie et introduction par Simone Balayé, Paris, Garnier-Flammarion
- DE STAËL Germaine, 2000, *Œuvres complètes, Série II : Œuvres littéraires, Tome III, Corinne ou l'Italie*, texte établi, présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Honoré Champion
- DE STAËL Germaine, 2013, *Œuvres complètes, Série I : Œuvres critiques, Tome II, De la littérature et autres essais littéraires*, sous la direction de Stéphanie Genand, Paris, Honoré Champion
- FELICE Domenico, *Per una scienza universale dei sistemi politico-sociali. Dispotismo, autonomia della giustizia e carattere delle nazioni nell' « Esprit des lois » di Montesquieu*, Firenze, Olschki, 2005
- GAMBAROTA Paola, 2011, *Irresistible Signs. The Genius of Language and Italian National Identity*, Toronto, University of Toronto Press
- HERDER Johann Gottfried, 2000, *Une autre philosophie de l'histoire (1774)*, dans *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits)*, traduction et notes par Max Rouché, présentation, bibliographie et chronologie par Alain Renaut, Paris, GF, Flammarion
- HUME David, 1999, « Of National Characters », *Essais moraux, littéraires & politiques*, Paris, Alive, p. 464-473
- MARCELLI Umberto, 1977, « Il gruppo di Coppet e il concetto di nazionalità », *Le groupe de Coppet*, Actes et documents du deuxième colloque de Coppet 10-13 juillet 1974, sous la dir. de Simone Balayé et Jean-Daniel Candaux, Genève, Slatkine, Champion
- MONTI Vincenzo, 2002, *Lezioni di eloquenza e Profusioni accademiche*, introduzione e commento di Duccio Tongiorgi, testi e note critiche di Luca Frassinetti, Bologna, Clueb
- MUSITELLI Pierre, 2016, *Le flambeau et les ombres. Alessandro Verri, des Lumières à la Restauration*, Rome, École française de Rome
- POLIAKOV Léon, 1994 *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1994 (1971)
- SHACKLETON Robert 1955, « « The Evolution of Montesquieu's Theory of Climate » », *Revue internationale de philosophie*, 9 (1955), p. 317-329.

VERRI Alessandro, 1998, « Rinunzia avanti notaio degli autori del presente foglio periodico al Vocabolario della Crusca » (1764), « *Il Caffè* » 1764-1766, a cura di Giovanni Francioni e Sergio Romagnoli, vol. I, Torino, Bollati Boringhieri, p. 47-50